

[start, 00:00]

SPEAKER 3: On va faire un clap. Vas-y Kevin! C'est bon. On peut commencer.

SPEAKER 2: Okay. Comme introduction, est-ce que vous pouvez d'abord nous dire comment vous vous appelez et donner votre accord pour être filmée?

SPEAKER 1: Oui, merci beaucoup. Je m'appelle madame Rachel Kapombo. Je vous donne mon accord pour être filmée.

SPEAKER 2: Merci beaucoup. Donc, maintenant on commence avec l'interview proprement dit. Donc, est-ce que vous pouvez nous donner votre nom et où vous habitez, quartier, ville, y inclus le pays pour les visiteurs qui ne sont pas Congolais?

SPEAKER 1: Ok. Je suis madame Rachel Kapombo. J'habite à Kinshasa, Congo RDC, la commune de Ngaliema, quartier Basoko, sur l'avenue de la ferme numéro cinq.

SPEAKER 2: Ok, merci beaucoup. Alors, est-ce que vous pouvez nous raconter quelque chose sur vos parents, qui sont votre maman et votre papa?

SPEAKER 1: Oui. Mon père il s'appelle, il s'appelait parce qu'il est déjà décédé Kapombo Iodi Théophile, il était Congolais. Ma mère, elle s'appelle Georgine Moulanou(ph). Elle était... elle est moitié Congolaise, moitié Belge. C'est une enfant qu'on a abandonné, une enfant de Belge. Elle n'a jamais connu son père, aussi sa maman. C'est quelqu'un qui a été abandonné à la naissance et puis enlevé ensuite par les Belges qui l'ont amené... excusez-moi.

SPEAKER 2: Il n'y a pas de soucis, si vous voulez recommencer.

SPEAKER 1: Je pense, parce qu'il fallait quand même que je sache. Est-ce qu'il y aura...? Dois-je expliquer par rapport à l'association, par rapport directement... excusez-moi, vous avez coupé?

SPEAKER 3: Non, non, là non, on va pas couper, vous pouvez recommencer, mais pendant le montage, on va...

SPEAKER 2: Vous allez enlever?

SPEAKER 3: Voilà.

SPEAKER 2: Je propose effectivement que vous commenciez en nous expliquant effectivement un peu comment votre maman est arrivée à Muanda et qu'est-ce qui s'est passé ensuite? Et de cette manière, effectivement lancer donc le début de l'association.

SPEAKER 1: Donc je voulais savoir... Ok. Donc voilà, comme je venais de dire, papa, il s'appelait Kapombo Iodi Théophile, il est décédé et ma mère, elle était Congolaise. Ma mère, c'est une Métisse Belge, elle n'a jamais connu son père. Elle est née au village dans le Bandundu,

dans le Bandundu Kongo à l'époque, et à l'âge de trois ou quatre ans, elle ne sait pas très bien parce qu'elle était tellement petite, elle a été enlevée par des Belges où on la prenait même à aller la cacher en brousse pour mettre la braise, pour ne pas reconnaître que c'est un enfant du Blanc. Et après on l'a prise, on l'a amenée à Muanda, dans le Bas-Congo, au Congo central. C'est là où elle a grandi, sans sa maman, sans son père. Et après quelques années, ma mère, elle a appris que sa maman était décédée suite à l'enlèvement.

[00:04:00]

SPEAKER 2: Est-ce que vous pouvez expliquer? Donc, Muanda, c'était un internat pour des enfants Métis, donc est-ce que vous pouvez expliquer cela?

SPEAKER 1: Oui, oui. Muanda, c'est la colonie, c'est comment... là où on allait mettre tous les enfants abandonnés. Il y avait colonie de Goma pour les garçons et Muanda, c'était pour les filles. C'était, je pense, les Sœurs de la Charité, les religieuses, colonie de Muanda. On allait prendre tous les enfants, je pense, des Belges, hein, qu'on avait abandonnés et qu'on a emmenés là-bas pour être pris en charge par les religieuses, voilà. Alors elle a grandi là-bas, et quand il y a eu l'indépendance en 1960, c'est là où on avait fermé ça. Ils ont demandé aux parents, les parents qui étaient encore vivants, pour aller récupérer leurs enfants, Ceux qui pouvaient aller récupérer leurs enfants, ils sont allés récupérer leurs enfants. Mais ma mère entre temps, elle connaissait personne.

[00:05:00]

Donc elle a... elle s'est retrouvée ici à Kinshasa pour faire des recherches. C'est là où elle avait appris que sa maman était décédée. Bon, elle s'est débrouillée, hein, une femme, elle s'est débrouillée. Elle était à la merci des hommes, je peux dire. C'était pas facile pour elle. Elle a grandi sans connaître son père, ni sa maman. Elle n'a pas eu l'affection ni paternelle, ni maternelle. Voilà un peu la situation. Et en grandissant, on essayait un peu de comprendre parce qu'on voyait la maman qui était claire, Métisse, et nous aussi, on voulait savoir un peu qu'est-ce qui s'est passé.

On posait la question à maman pour qu'elle nous explique, mais maman, elle était tellement traumatisée par rapport à la situation quand on lui posait la question. Elle nous disait, «C'est un enfant d'un arbre, elle sort d'un arbre», c'est-à-dire elle n'a ni père, ni mère. Je sais que nous on connaissait depuis l'enfance et elle commençait à pleurer, tout de suite elle commençait à pleurer. Et c'est seulement après. Les gens nous disaient que non, votre grand-père était Belge, c'est un enfant d'un Belge et tout, mais que le papa n'a jamais reconnu. On n'avait pas d'informations vu que la maman était décédée et que maman, elle n'a pas grandi avec sa maman. Elle n'avait pas de frères et sœurs pour expliquer, on peut dire que nous, voilà mon histoire et tout, mais ce n'était pas facile pour nous et pour elle aussi, et voilà. Après, on commençait à se voir entre nous, les enfants de nos parents qui étaient abandonnés. Il y a eu notre président, le fondateur, Monsieur Lutula Gabriel. C'est lui qui avait eu les idées pour commencer avec l'Association des enfants de Belges. Donc, il est comme moi. Ce sont les enfants, nous, les enfants, nous nous sommes révoltés par rapport à cet abandon. Nous avons décidé de créer l'association qu'on appelle, au départ, c'était l'Association des enfants abandonnés, les «enfants de Belges abandonnés au Congo».

[00:07:05]

Après, il y a eu des gens quand on est allé à l'ambassade de Belgique à l'époque, c'était en 2000... on a commencé la création, c'était en 2009, puis en 2010, c'est là où on a vraiment commencé à travailler et nous sommes allés. Il y a un, je crois, il était chargé d'affaires à l'époque, il nous a dit, «Non, Abandonnés, ça choque, ça choque vraiment. C'est mieux de mettre Laissés». Moi personnellement, je n'étais pas d'accord parce que je me dis quand on laisse, on vient après rechercher, on vient après, chercher, trouver, c'est. Mais quand on abandonne, on abandonne, on tourne le dos, on part, c'est comme nous. Donc, ce n'est pas Laissés, mais c'est vraiment Abandonnés, parce que, après autant d'années depuis les années 1960 jusqu'aujourd'hui, ces parents-là, ils n'ont jamais eu le souci de retourner demander au moins. Parce qu'il y en a, il y en a beaucoup, il y en a beaucoup de milliers. Nous, on a été abandonnés, tout ça, mais il y en a d'autres qui ne veulent même plus entendre parler des Belges. Suite à ça, on essaie d'aborder d'autres personnes pour dire, «Venez, nous allons travailler ensemble». Ils disent que, «Non, on ne veut plus entendre parler des Belges. Ce sont des méchants parce qu'ils nous ont abandonnés». Et à chaque fois qu'on allait à l'ambassade, chacun y allait de son côté, essayait un peu de savoir qu'est-ce qui s'est passé.

Est-ce que vous pouvez nous dire enfin qui étaient nos parents, qui étaient nos pères, nos grands-pères et tout ça? Mais là, on nous recevait pas, on ne connaît rien et tout ça. Donc, ce n'était pas facile. Il y en a eu d'autres qui ont même des attestations, des actes de naissance et tout ça. Mais quand vous arrivez là-bas, vraiment, on n'était pas considérés, on n'était pas considérés et ça fait très mal, ça fait très mal par rapport à la situation. C'est pourquoi la création de l'Association et la création de l'Association, ce n'est pas seulement les enfants qui sont nés à l'époque coloniale, mais c'est l'association des enfants abandonnés parce que, à l'époque coloniale, ils ont abandonné jusqu'aujourd'hui, coloniaux et postcoloniaux jusqu'aujourd'hui, il y a des abandons. On a des petits enfants, il y a même les gens, les agents de l'ambassade qui viennent ici, ils font des enfants et ils partent, ils ne reconnaissent pas ces enfants-là. Pourquoi? Parce que la loi dit que non, tant que tu n'as pas reconnu ton enfant, l'enfant ne peut pas porter ton nom, ni avoir la nationalité. Et c'est vraiment triste, ça fait très mal. Comment on peut faire des enfants? Vous venez ici, ça, vous encouragez le mal!

Je crois la Belgique est en train d'encourager le mal. Vous êtes en train de protéger ces papas-là, irresponsables, qui continuent à venir ici jusqu'à nos jours. Aujourd'hui, là, je vous parle, sûrement qu'il y a aussi un enfant qu'on a abandonné quelque part, qui va naître aujourd'hui et qui sera abandonné parce que le papa ne veut pas prendre cet enfant en charge.

[00:10:05]

Donc, étant mélangé avec le sang africain, c'est comme si on n'a pas droit. Donc, vous voulez éliminer la race, vous voulez rester, vous, ce n'est pas bien, c'est la méchanceté. Et nous sommes révoltés par rapport à ça. Et nous avons dit, «Nous n'allons pas abandonner, nous allons continuer». Vous avez abandonné les enfants ici, mais nous, nous n'allons pas abandonner tant que vous n'allez pas réparer la situation. Oui, nos parents sont fatigués parce que d'abord, ils voulaient même pas entendre parler. Mais nous, les enfants, nous avons pris les devants, ensuite, ils sont venus. Nous sommes en train de combattre, combattre ensemble avec nos parents. Et si vous ne le faites pas, vous aurez... Vous avez déjà nous, derrière vous, et nos enfants. On ne va pas

lâcher l'affaire. Oui, comme nous disons toujours, le sang crie, «Réparez!» Vous devez réparer les gouttes de sang qui coulent dans nos veines. Vous devez réparer d'une manière ou d'une autre.

SPEAKER 2: Et vous pensez de quelle forme de réparation?

[00:11:10]

SPEAKER 1: Oui, forme de réparation parce que, par rapport à la résolution, nous avons aussi profité. En 2018, le ministre, le Premier ministre Charles Michel avait présenté des excuses. Il a présenté des excuses par rapport à l'abandon et tout ça, mais là, c'était beaucoup plus que les enfants qu'on avait enlevés. Il y a l'AMB, l'Association des Métis qui sont là-bas, vous parlez beaucoup plus d'eux. Mais après, quand nous nous avons appris ça, parce que nous travaillons en collaboration avec l'AMB, quand nous avons appris ça, on a dit, «Bon, ça, c'est une bonne chose». C'est ça qui nous a donné encore la force et le courage pour dire, «Comme ils ont reconnu, c'est une bonne chose». Et ils ont parlé des réparations, mais on ne sait pas c'est comment, comment ça va se passer. Et on a voulu depuis des années savoir en fait comment ça peut se passer.

Nous, nous voulons quoi? Pour ceux qui sont nés à l'époque coloniale, la Belgique doit reconnaître ces enfants-là et leurs petits-enfants, la descendance et aussi réparer dans le sens, ces gens-là, ils ont subi des violences et tout ça, les enlèvements. Est-ce que la Belgique ne peut pas faire un geste, un geste pour soulager le mal? Ces enfants-là, ils ont été traumatisés, grandis dans la pauvreté, il y en a la plupart, la majorité n'ont même pas été à l'école. Nos parents, ça va encore, ben ils ont été jusqu'à l'école primaire. Il y en a d'autres qui ont eu des certificats et d'autres non, parce qu'après c'était fini, il n'y avait plus personne pour continuer à payer. Donc nous demandons, pour ceux qui sont nés à l'époque coloniale, reconnaître ces enfants, leur rendre la nationalité parce qu'ils ont droit. Nous avons droit la nationalité Belge, d'aider, réparer, faire un geste. Nous ne pouvons pas dire combien et tout. C'est la Belgique. Il n'y a pas beaucoup, il n'y en a pas beaucoup. Donc, si la Belgique peut faire ça, ça sera une bonne chose. Et ceux qui sont nés après l'indépendance? Juste la reconnaissance, la nationalité pour ces enfants-là, parce que nous avons droit, voilà.

[00:13:30]

SPEAKER 2: Euh, est-ce que vous pouvez nous expliquer un petit peu comment les Métis étaient vus pendant l'époque coloniale mais aussi après, et comment cela a, par exemple, impacté votre maman?

SPEAKER 1: Oui. Selon l'histoire que nous avons, c'est vrai qu'on était pas là, mais ce qu'on est en train de nous apprendre, et on le vit même jusqu'aujourd'hui. À l'époque déjà, quand il y a eu l'indépendance, le Métis Belge, je peux dire le Métis Belge, n'était pas apprécié parce que vu qu'il y avait des conflits entre la Belgique et le Congo. Alors, à l'époque de Mobutu, les... Mobutu ne voulait pas travailler avec les Métis Belges, il se méfiait des Métis Belges. Il a beaucoup travaillé avec les Portugais, les autres et tout. Mais les Belges, on les mettait à l'écart. On disait que c'était des traîtres et tout ça pouvait créer des rébellions, des choses comme ça. Donc, ce n'était pas facile. Ils n'ont pas eu la chance d'avoir des postes et tout ça, non. Si vous regardez bien, vous allez voir, ce sont des Portugais, des Grecs et tout ça. Mais les Métis Belges, ils l'ont eu difficile à s'en sortir. Il y a eu quelques-uns qui ont eu des postes parce qu'à l'époque, peut-être, tu pouvais

être de l'Équateur qui venait des gens, des gens de l'Équateur, proches du président Mobutu, je pense, et ils ont profité, mais les autres n'avaient pas droit, ils n'ont pas profité, ils ont eu dur pour arriver.

[00:15:00]

C'est pourquoi, si vous sillonnez, vous allez voir la plupart de nos parents, surtout les hommes. Ce sont des mécaniciens parce qu'ils n'ont pas étudié, il y en a beaucoup, c'est vrai. Il y a eu quelques cas, ils ont étudié ou peut-être la maman s'est remariée avec quelqu'un d'autre qui pouvait avoir la possibilité de faire étudier l'enfant, mais les autres non. On a des mécaniciens, c'est dur, ce n'était pas facile pour eux et les femmes, c'était compliqué. C'était à la merci des hommes. Oui, c'était vraiment à la merci des hommes. Ou ça pouvait être, je ne sais pas si vous connaissez l'histoire des deuxième ou troisième bureau, quand on te prend juste pour embellir la maison et tout, que tu n'avais pas droit à travailler, droit à aller côtoyer des gens, tu devais rester à la maison. C'est ce que moi, ma mère a vécu, un peu l'histoire de ma mère. C'était pas facile parce qu'elle pouvait pas sortir. Elle était une femme où elle devait rester à la maison.

Elle ne côtoyait pas de gens. Elle n'a même pas eu la chance de faire des recherches et trouver peut-être son père. Voilà, c'est triste, c'est vraiment triste. Et elle, elle n'a pas eu la chance d'un peu parler par rapport à son histoire. Et comme je vous ai dit, elle a été enlevée, elle avait trois ou quatre ans où elle parlait même pas de cette histoire. Et c'est seulement à peine quand nous avons créé l'Association, elle ne voulait pas parler. J'ai dit maman, tu dois quand même nous expliquer. Là enfin, elle commence à nous expliquer un peu avec l'Association, elle commence à s'ouvrir parce que là, est la vie et la famille, elle commence à retrouver les frères, les sœurs. Nous sommes maintenant en famille, elle commence à nous relater un peu l'histoire, comment ça a été, c'était pas facile comme elle n'a pas grandi avec la maman ni avec son père. C'est triste, elle n'avait personne pour la défendre. Il n'y avait personne pour la défendre, même dans le mariage.

Quand elle s'est mariée, elle a fait, elle a fait des mariages ratés aussi. Et mon père aussi, il était un polygame. Il y a eu des enfants de gauche à droite, des femmes et tout ça. Il y avait des retombées terribles. Ma mère, elle, s'est renfermée. C'est quelqu'un qui ne pouvait même pas sortir pour aller faire des achats et tout. Derrière, tu arrives là-bas, on te dit on te qualifie d'une Blanche, une Mundele. C'est des violences, des violences, elle a eu des problèmes de santé, des crises cardiaques, du fait qu'elle gardait tout en elle. Elle ne voulait pas s'exprimer, elle n'avait personne pour se confier, pas de sœur, pas de frère. Il n'y a pas de papa, de maman, elle n'a pas grandi, elle n'a pas eu l'affection maternelle.

Comment voulez-vous quelqu'un qui n'a pas eu l'affection? Et elle va donner quoi à ses enfants? Donc voilà, c'est triste, c'est ça, c'est révoltant, ça nous révolte et nous continuons à vivre ça parce qu'on est considéré, on n'est pas bien considérés dans le sens vous allez vivre par votre peau. Vous arrivez pour acheter quelque chose, quelque chose qui pouvait coûter 10.000 francs, je donne l'exemple. Parce que vous avez la peau, soi-disant que les Blancs vous ont laissé de l'argent, malgré que vous êtes en train de souffrir et vous ne vivez pas comme tout le monde. On va augmenter les prix. Soit il faut passer, recourir par d'autres personnes, envoyer les gens pour acheter des choses. Et ma mère, elle a vécu tout ça pendant autant d'années où elle pouvait pas se

présenter au marché. C'était une femme renfermée à la maison. Tu restes à la maison t'occuper des enfants, c'est vraiment triste, c'est pénible.

[00:18:55]

SPEAKER 2: Est-ce que vous avez pu retrouver votre famille maternelle?

SPEAKER 1: Famille maternelle? Oui. Avec le temps, moi, je peux parler. Il y a 25, 20 ans je pense, donc, 20-25 ans ensemble avec la maman, nous avons commencé à prendre contact. On nous dit, «Non, il y a votre oncle qui est là-bas», les cousins de votre papa et tout... de votre maman, plutôt, la tante de gauche à droite et tout, bon à l'africaine, hein. Parce qu'il faut... nous, ici en Afrique, il faut vivre avec la famille, il faut vivre avec la famille. Quand la famille n'est pas là, c'est vraiment difficile et on n'a pas connu ça. Mais on a essayé avec le temps, essayer un peu, nous. Ma mère, c'était vraiment... elle était réticente. Elle se disait, «Moi je ne le connais pas, je n'ai pas grandi avec eux». Pour elle, elle ne le considérait pas comme la famille. Mais nous, les enfants, tellement qu'on avait besoin de la famille, on a essayé un peu d'aller, mais ce n'est pas facile. Ce n'est pas facile, c'est compliqué. Et elle, elle représentait ma famille. C'est nous, et mon mari aussi.

[00:20:00]

SPEAKER 2: Et est-ce que vous pouvez expliquer un petit peu les problèmes que les Métis en général ont avec la recherche du père? Non pas seulement ceux qui étaient trop jeunes à l'époque pour même avoir des informations sur leur papa, mais vous avez parlé des sobriquets etc. Donc, les enfants ne connaissaient pas forcément le nom officiel du papa. Donc, est-ce que vous pouvez élaborer un petit peu sur toutes ces difficultés aussi?

SPEAKER 1: Oui, c'est difficile, hein, c'est vraiment compliqué parce que la majorité de ces gens-là, quand ils arrivaient ici au Congo, il y en a d'autres qui ont amenés... Ils sont venus avec des sobriquets, ils cachaient leur identité, ils cachaient leur identité. C'est vraiment difficile pour faire des recherches. Là, avec la résolution, les archives et tout, les hommes, ça va, ça va un peu, je peux dire plus ou moins, parce qu'ils ont fait des recherches, mais les femmes, c'est difficile vu qu'elles étaient sous l'emprise de leur mari, il y en a d'autres jusqu'à aujourd'hui. Donc, elles ne pouvaient pas aller faire des recherches. Je donne l'exemple comme ma mère, enlevée à l'âge de trois ans, qui pouvait l'informer, dire que ton père, il s'appelait Untel? Oui. Personne, même ceux qui connaissent. Je peux vous donner l'exemple. Il y a une de nos Mamans qui est décédée au mois de décembre.

La Maman, elle avait presque nonante ans, et elle a fait un enfant avec un Blanc, un Belge. Et elle savait pas nous dire comment s'appelait le monsieur, parce que le monsieur disait qu'il s'appelait, il a donné le nom sobriquet, «Métis Congo». Où on va trouver, chercher le «Métis Congo»? Et le monsieur-là avait écrit même sur le bras de la copine à l'époque parce qu'elle était mineure. Et ces gens-là venaient chercher des femmes qui avaient treize, quatorze, quinze ans. Et tout ça, c'était des mineures et tout ça. Alors, le monsieur, il a écrit «Métis Congo», et on demandait à la Maman, elle était encore vivante. Elle savait pas nous dire le nom du monsieur qui avait fait l'enfant avec. C'est compliqué et on n'arrive pas, c'est vraiment difficile de trouver des traces, c'est compliqué. Il y en a d'autres qui ont des noms... des noms, il n'y a pas de prénoms, où soit vous trouvez le

nom, il n'y a pas de prénom, et il n'y a pas de coïncidence. Comme l'exemple de ma mère, toujours. J'ai dit on a fait des recherches, on avait fait des recherches par rapport à...

SPEAKER 3: On est obligé d'attendre un peu le bruit du véhicule. On patiente un peu, parce que pour le son...

[end, 23:18]